

***L'Express*, 16 avril 1959, p. 3.**

**L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber : «Malraux et la grandeur»**

La grandeur. Ce qui restera de la V<sup>e</sup> République, lorsqu'elle aura achevé sa trajectoire, c'est ce signe-là, cette marque : la grandeur. Comme la IV<sup>e</sup> de Queuille, Pleven, Mollet, passera à l'Histoire sous la tête de chapitre, inventée par l'un d'entre eux : «immobilisme».

On dira : pratiquement, quelle différence ? Il y en a. Nous avançons. Nous franchissons une étape, quoi qu'il paraisse, vers la réalité. En dehors de de Gaulle, dont les discours qui sont toujours un plaisir pour l'oreille ne nous apportent plus grand-chose, il y a un homme, dans ce régime, qui nous fait bondir – en avant – chaque fois qu'il prend la parole, c'est André Malraux. Il nous aide énormément à comprendre de quoi il s'agit.

La flèche indicatrice, c'est Malraux. Avec de Gaulle, dont il est vraiment le seul complice historique, le seul harmonique dans le personnel du régime, il *vit* l'aventure de la V<sup>e</sup>, il y croit, il l'incarne. Et, comme il sait s'exprimer, il nous la traduit.

En écoutant Malraux, hier ministre de l'Information, aujourd'hui ministre de la Culture, aujourd'hui comme hier porte-parole de l'idéologie gaulliste, on apprend, on déchiffre; on progresse dans l'intelligence du régime.

Malraux vient de parler. C'est la troisième fois, après sa conférence de presse de juin dernier et le discours de la place de la République. Ni la politique algérienne, ni la Constitution, ni la réforme des théâtres nationaux ne resteront comme des monuments; mais les exposés des motifs, dont, chaque fois, Malraux trouve ainsi l'occasion, seront les textes sur lesquels on se penchera pour comprendre ces quelques années d'Histoire de France.

### **Au sens noble**

Le théâtre français, a dit Malraux, doit reprendre *«la mission que j'ai définie jadis en disant qu'elle était sans doute de donner conscience à tous les hommes de la grandeur qu'ils ignoraient en eux»*. Ainsi *«tenterons-nous d'accomplir le rêve de la France : rendre la vie à son génie passé, donner la vie à son génie présent et accueillir le génie du monde... »*.

Grandeur et rêve. Rêve – au sens noble, au sens de mission, de foi, de but inscrit dans le ciel et projeté sur l'avenir. Rêve, au sens où Malraux lui-même l'avait dit déjà en juillet dernier en s'adressant, pour leur faire comprendre la France gaulliste, aux correspondants de la presse étrangère : *«Je sais que quand la France ne rêve pas, elle va bien mal.»*

Bon. Il serait facile de faire de la polémique, bien cinglante et bien démagogique, autour de cette notion de «rêve». Bien sûr, en employant des mots comme celui-là – comme de Gaulle avec son «féal» – Malraux se rend vulnérable, et méritera toujours, de notre part qu'on essaye de le comprendre et non pas qu'on contribue à le ridiculiser. Notre génération, chacun de nous peut en témoigner, a une dette envers lui.

### **Plus qu'à de Gaulle**

A franchement parler, je crois que nous lui devons plus qu'à de Gaulle. Car je commence à ne plus savoir très bien s'il fut bon ou mauvais pour nous, nous Français d'après-guerre en chair et en os – et non pas la France, avec un grand F, dans son musée – nous Français d'aujourd'hui, s'il n'aurait pas mieux valu, tout compte fait, que la résistance au nazisme fût entièrement incarnée, puis exploitée politiquement par les petits hommes de nos réseaux intérieurs, les maquisards, les révolutionnaires en puissance, plutôt que par ce grand militaire, qui a tout magnifié, certes, mais ensuite tout pétrifié et tout remis «en ordre». Oui, on peut s'interroger sur l'apport politique du général, et le dernier mot n'est pas dit.

Mais, sur son plan, Malraux, sans aucun doute, aura fait *progresser* une génération. Sartre dit : *«Ce que nous comprenons nous appartient»*. Eh bien, la

révolution du XX<sup>e</sup> siècle, les techniques révolutionnaires inaugurées par l'Octobre rouge, c'est Malraux qui, par son art, a contribué à nous les traduire. De la Chine à l'Espagne, avec *La Condition humaine* et *L'Espoir* – surtout *L'Espoir* – il s'est fait l'intermédiaire lumineux entre ce qu'il y avait de neuf dans le monde où nous sommes et nous qui avons à y vivre, à le comprendre, à le nourrir, à le porter.

Oui, nous sommes en dette à son égard. Et le moins que nous puissions faire, quoi qu'il dise, quand il nous parle, c'est de ne pas rire, mais d'écouter.

Malraux donc, au nom du régime, veut donner à la France sa «grandeur», sa «mission», son «rêve» et la remettre à la hauteur de son passé en la replaçant dans sa fresque historique. Voilà l'essence même du gaullisme – ça et rien d'autre.

### **L'épine dorsale**

Voilà qui nous éclaire très convenablement. On touche au fondamental. Et l'erreur de base nous apparaît ici beaucoup mieux qu'en observant les habiletés de la technique gouvernementale en Algérie, ou bien les méthodes financières de MM. Pinay et Rueff, ou encore l'inaptitude du ministère du Logement. Tous ces faits que nous constatons, épars, quotidiens, toutes ces arêtes, les voici qui se relient à une épine dorsale, celle du régime : l'idée de grandeur comme politique, le rêve historique comme thème mobilisateur du peuple et particulièrement de la jeunesse.

«*La France est depuis longtemps malade de n'avoir pas de mission... Les Français ne pardonnent ni aux autres, ni à eux-mêmes, d'être devenus un peuple sans mission*», a dit Malraux. Déracinés des manuels de l'Histoire, voilà ce que nous sommes; de Gaulle et Malraux veulent nous y remettre. Valmy, Jemmapes, la Convention, Racine, Corneille – l'Histoire, voici la terre où l'on veut nous replanter, où l'on nous propose de chercher notre sève.

### **Mode d'emploi**

Admirable erreur, exaltant contre-sens ! A une génération, la nôtre, qui veut savoir comment *faire* un pays moderne, comment *construire* une collectivité sur la base des techniques neuves, comment *fonder* sur le développement industriel la promotion sociale qui permettra seule l'éclosion d'un nouvel humanisme, on offre le romantisme, les rêves du temps des empires, le théâtre antique et la noblesse des sentiments. Dialogue de sourds, divorce dès le départ.

Nous avons soif, une soif collective, formidable, de *modes d'emploi* de ce que la technique moderne met à la disposition des hommes d'aujourd'hui pour fabriquer une société libérée, pour donner à chacun les moyens de sa liberté matérielle et lui permettre de se reconquérir lui-même en s'arrachant à la servitude de l'argent, à l'alinéation de son travail – on nous lit des poèmes. Nous crions : comment faire ? On nous dit comment rêver.

### **L'illusion lyrique**

Je relis *L'Espoir* qui fut un modèle. Dans un dialogue, que nous n'oublierons pas, entre Garcia et Mangin, Malraux nous a aidés à découvrir la différence de *nature* entre le romantisme révolutionnaire et la volonté concrète, technique, de faire une révolution.

*«Ce que nous entendons par la fenêtre, Monsieur Magnin, c'est l'Apocalypse de la fraternité. Elle vous émeut. Je le comprends bien : c'est une des choses les plus émouvantes qu'il y ait sur la terre et on ne l'y voit pas souvent. Mais elle doit se transformer, sous peine de mort.»*

*«Le danger est que tout homme porte en soi-même le désir d'une Apocalypse. Et que, dans la lutte, ce désir, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple : par sa nature même, l'Apocalypse n'a pas de futur... même quand elle prétend en avoir un.»*

La grandeur à laquelle nous convie aujourd'hui, avec Malraux et de Gaulle, le nouveau régime, c'est l'Apocalypse 1959. Elle n'a pas de futur. La révolution n'était pas le rêve de la fraternité, mais la technique de la mobilisation populaire pour la prise

du pouvoir. La grandeur de notre société, de 1960 à 1970, ne sera pas un noble élan vers des images sacrées qui appartiennent au passé; mais la technique précise, complexe, efficace, de développement concret du revenu national à un rythme et par des méthodes capables de transformer une masse de citoyens épars en un peuple d'égaux, bâtisseur et solidaire.

En portant l'illusion lyrique à un paroxysme insupportable, de Gaulle et Malraux nous permettront de crever ce nuage où nous sommes, de sortir du cauchemar, de retrouver la terre ferme, la réalité concrète, de quitter enfin les musées historiques et les panoplies pour reprendre le goût d'une vie d'hommes.

J.-J. S.-S.